



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

MAISON GAGELIN.

La nouveauté, le bon goût, la fraîcheur, l'éclat des nuances, la disposition heureuse des dessins, tout cela est réuni dans le magnifique assortiment que Gagelin nous offre à l'approche de l'hiver. Ses étoffes sont admirables de moelleux et de richesse; elles seront, bien certainement, les plus jolies robes qu'on puisse choisir. Nous allons en citer quelques-unes de la dernière nouveauté :

C'est d'abord le *reps-bluet*, le reps, cette étoffe brillante d'un bleu pur et foncé, sur lequel se dessine la jolie fleur du bluet en noir satiné. Robe de promenade, dans toutes les nuances, d'un effet charmant.

L'*étoffe paille* à fond vert et carreaux dont la nuance imite la paille et a de jolis

effets de lumière; — le *pékin écossais*, pour robes de visites à raies unies traversées de lignes nuancées, charmant avec des volants et le corsage à plis; — le *pékin broché*, étoffe riche avec raies mates et satinées sur lesquelles sont jetés de délicieux bouquets, pour robe habillée, en toutes couleurs; — le *pékin royal*, étoffe royalement belle en violets surtout. — Rien de plus coquet que l'*imberline* aux raies vertes et noires, robe de fantaisie, charmante redingote du matin. — Le *reps feuilles de houx* est une étoffe brillante, qui est enlevée dès qu'on la voit. — Le *pékin Ibrahim*, d'un style tout à fait oriental, doit être la robe de prédilection de toute femme à la mode; tissu fort et souple, dessin élégant. — Le *carreau royal* est d'une grande richesse, ces larges carreaux de satin sur un fond mat produisent un effet merveilleux; en couleur

foncée, c'est une très-belle robe de visite ; en couleur claire, elle a beaucoup d'éclat pour le soir. — Le *satén guirlande*, en rose ou bleu ciel, est on ne peut mieux choisi pour visite de mariée et robe de grande soirée. — Le *damas grec* à losanges est tout ce qu'il y a de plus moderne. — Disons aussi le *damas chinois* rose et rouge, qui rappelle le luxe des mandarins et a beaucoup d'originalité ; — la levantine *broderie*, étoffe soyeuse et solide pour joli négligé ; — le *quadrillé damas*, couleur sur couleur, — et le *satén de Lucques* marron, étoffe grave et belle ; — quant à la *broderie crêpe de Chine*, c'est bien le chef-d'œuvre d'imitation le plus merveilleux. Par la disposition du dessin et des nuances, on a reproduit sur une étoffe forte et souple à la fois les broderies que vous avez admirées sur les châles en crêpe de Chine : ce sont les mêmes fleurs, les mêmes effets, le même brillant, produits par le tissu même, tissu si nouveau et si joli, qu'il doit avoir une grande vogue, en même temps qu'une grande distinction. Une jolie duchesse, dont on admire le goût et l'élégance, l'a choisi en blanc pour sa robe de mariée.

Le *moiré antique* réunit les effets de la moiré à l'éclat du satén, et a tenu beaucoup de place, en toutes nuances, dans le royal trousseau dont nous avons déjà parlé. Cette étoffe est de la dernière mode.

On sait qu'indépendamment de tout ce qu'il y a de beau et de riche dans la nouveauté, Gagelin la maintient encore dans le choix des étoffes plus modestes, telles que les armures unies, les petites raies satinées, les popelines rayées, les levantines et les reps unis, toutes les robes indispensables dont la solidité de tissu et de couleurs est si importante. Nous ne parlerons pas encore des damas or et argent, des crêpes lamés, des tulles brochés, et de tant d'autres séduisantes merveilles qu'il tient en réserve pour l'époque des fêtes et des bals, ni des écharpes de velours, des châles encore inconnus dans le domaine de la mode, des robes de fantaisie, de toutes les choses enfin que les femmes attendent avec impatience, parce qu'elles savent bien que tout ce qui sort de la maison Gagelin est le type de ce qu'il y a de mieux et de plus joli.

M^{me} DASSE,

Provisoirement rue Richelieu 31, doit rouvrir ses magasins du n° 38, que l'extension des affaires avait rendus insuffisants, le 15 octobre prochain.

M^{me} Dasse, qui est toujours en avance pour la création des nouveautés de saison, et qui, jusqu'à présent, s'est distinguée par le choix et la variété de ses articles, n'y a pas failli cette fois ; car elle a en ce moment tout ce que le goût le plus recherché peut désirer.

Le talent de M^{me} Dasse est d'ailleurs apprécié depuis longtemps, et si ses nouveaux salons doivent ajouter un cadre plus élégant à ses modes, rien ne pourrait leur donner plus de fraîcheur, de distinction et d'attrait, que le talent connu de leur gracieuse et habile modiste.

BAUDRANT¹.

La forme des chapeaux de cette maison si brillamment connue, est assez arrondie autour des joues, et toujours la calotte basse. — Les ornements simples, beaucoup de tulle entremêlé au velours.

M^{lles} ROMAIN².

Plus de grâce, plus de goût, plus de simple et jeune élégance, qu'on ne saurait s'expliquer, distinguent, en ce moment, les modes de cette maison, dirigée par de jeunes artistes qui portent dans leurs modes tout le cachet de la nouveauté et de la fraîcheur, qui sont le mérite le plus apprécié dans les élégances parisiennes.

Deux Mariages.

Le mariage de la reine d'Espagne et celui de son auguste sœur sont non-seulement un événement politique de la plus haute importance, c'est encore un événement qui vient préoccuper tout ce que Paris compte d'illustre dans les arts et dans les modes, et pour se faire une idée de tout ce qu'il faut pour créer en peu de temps tout ce qu'une imagination ingénieuse et active sait en pareil cas inventer, il faut aller visiter les salons de Camille³, qui a su rendre tributaires de ses délicieuses productions toutes les cours européennes.

¹ Rue Neuve Saint-Augustin. — ² Rue de la Chaussée-d'Antin, 18. — ³ Rue Choiseul, 15.

Lorsque l'empereur de Russie eut arrêté le mariage de sa fille chérie, la princesse Olga, avec le prince royal de Wurtemberg, ce fut une chose connue de tout le commerce de la haute nouveauté, et elle eut pour l'exécution du trousseau royal les six mois qui devaient se passer entre la nouvelle et la célébration du mariage. Mais ce ne fut pas de même à l'occasion des deux illustres mariages qui agitent aujourd'hui toute l'Europe; aussi faut-il qu'en moins de quinze jours on fasse ce qu'on ferait pour d'autres en trois mois, et il ne faut pas pour cela que rien ne se ressente de la précipitation de la commande, du peu de temps qu'on a pour l'exécution des ordres. Aussi la célèbre Camille, que la reine d'Espagne et son auguste mère ont gratifiée du titre général de *modiste de la reine*, était-elle la seule personne qui pouvait suffire en si peu de temps à la dépense de tant d'idées, je dirai même d'inspirations, qui font le génie de son art, pour créer plus de cinquante robes, dont pas une ne se ressemble, et qui n'en sont pas moins des toilettes toutes royales.

Nous n'essaierons pas de décrire aujourd'hui tout ce que nous n'avons pu admirer qu'un instant, car les robes sont expédiées aussitôt qu'elles sont faites; nous dirons seulement que nous avons été du petit nombre d'heureux qui ont pu toucher cette royale robe de mariage, véritable chef-d'œuvre que des mains nombreuses n'ont pas mis moins de deux ans à créer, et que, par une prévoyance qui atteste une grande sûreté de goût et de confiance dans sa réputation, la maison Camille avait achetée à l'avance, certaine qu'elle était que c'était à elle seule qu'on viendrait demander cette royale parure, parce qu'il était impossible de trouver ailleurs quelque chose qui lui fût comparable. Nous nous contenterons de signaler, sur les vingt premières robes faites, de magnifiques moires gothiques, des robes de toutes natures, et de toutes espèces d'étoffes, les unes brodées, les autres garnies de rubans, si heureusement assortis aux riches étoffes, d'autres robes encore garnies de rubans nouveaux, ou d'effilés frangés, de boutons de perles ou de passementerie, point de Venise; enfin, robes du matin ou de promenades, robes de soirées ou de bal, tout nous a paru d'une grâce et

d'un arrangement si ingénieux, qu'il justifie plus que jamais la place que l'ingénieur artiste qui préside à tout cela a su se faire dans trois fois moins de temps que n'en avait le célèbre Leroi qui habillait, sous l'empire, toutes les têtes couronnées. La réputation de M^{me} Camille est telle, maintenant, qu'il faut que son nom soit attaché à tout ce que les modes parisiennes ont à produire de plus riche et de plus élégant.

POURQUOI ELLES SONT JOLIES.

De toutes les choses de ce monde, il n'en est pas à laquelle on puisse appliquer avec plus de raison le principe Jacotot : *tout est dans tout...* que la mode. Elle est moins peut-être dans le costume que dans la manière d'être, dans la manière de dire, dans l'allure.—Elle est dans l'esprit, non-seulement dans la forme, mais au fond; bien plus, elle est dans le cœur, elle est dans la passion.... Et qu'on ne prenne pas ceci pour un paradoxe, car il est évident, par exemple, qu'un homme qui se moierait aujourd'hui sur un héros de roman d'il y a seulement vingt ans, il est évident que cet homme-là serait très-ridicule. Dans l'amour même la mode est toute souveraine; nous dirons plus encore, elle est dans la beauté, et un type une fois accepté pour le beau, toutes les femmes d'une époque s'y modèlent et arrivent, on ne sait par quelle magie, à s'y conformer. Parcourez, en effet, une galerie historique de portraits, et voyez toutes les grandes dames du siècle de Louis XIV. Vous leur trouverez à toutes cette paupière épaisse et un peu lourde, le front étroit, le nez un peu aquilin et à facettes, la lèvre forte et épanouie, le bas de la figure très-arrondi, et le double menton fuyant en arrière pour se relier à une large et grasse encolure. Au siècle suivant, tout au contraire, nous ne retrouvons plus que formes sveltes et élancées, longues et flexibles attaches, attaches si fines qu'elles en étaient grêles, petits nez, grands yeux à longs cils, bouche microscopique, mains délicates et potelées, pieds mignons et cambrés.... Et les tailles un peu fortes, mais si pleines de dignité, nous dirions presque de style, du grand siècle, avaient tout à fait disparu pour ne plus laisser à l'admiration des poètes et



des peintres du dix-huitième siècle que ces incommensurables paniers sur lesquels se balançaient ces corsages si minces et si élancés qu'ils nous paraissent aujourd'hui de fabuleuses et impossibles exagérations.

A quelques années de là, ce fut une nouvelle réaction ; on en était revenu à l'antique ; au lieu des armures de baleine qui emprisonnaient les tailles des nymphes de Boucher et des bergères de Watteau, ce n'étaient plus que larges et flottantes draperies. Adieu à la poudre, pour les bondelettes et les camées antiques ; — adieu aux mantelets de soie chatoyante, pour les clamydes frangées et étoilées d'or. Et, pour suivre jusqu'au bout la métamorphose, les femmes du commencement de ce siècle le faisaient une véritable étude de la statuaire antique ; il n'y avait plus d'admiration que pour les profils droits, les fronts bas et plats, toutes les proportions formulées par l'art grec. — Et, tout à cette parodie de Rome et d'Athènes, on riait aux éclats devant les portraits de Mignard et les statues de Coustou.

Ces transformations si complètes de la beauté, et dans son expression et dans sa nature même, sont d'inexplicables prodiges de la mode ; mais, à coup sûr, elles sont la plus merveilleuse expression de sa toute-puissance !

Y a-t-il un type de beauté aujourd'hui ? Et quel est-il ?

De type absolu, on n'en peut définir ; mais il y a incontestablement un *genre*, et de ce genre nous ferons tout à l'heure l'apologie, puisqu'il est une remarque que tout le monde fait aujourd'hui : c'est qu'il n'y a jamais eu autant de jolies femmes à Paris !

La beauté que nous avons acceptée aujourd'hui est tout entière dans le style, dans l'élégance, dans le genre, plutôt que dans la forme même. Le culte du beau matériel ayant en cela suivi la loi du beau idéal, — nos admirations, en ce siècle de panthéisme, nous les accordons à tout ce qui nous plaît, à tout ce qui nous émeut, sans préoccupation de ce qu'on pourrait appeler école ou système comme autrefois. Et puis, il le faut dire encore, l'art et la science n'ont pas progressé impunément pour la mode. Croyez-vous que sans le prestige de l'art vous rencontreriez tant de tailles si souples,

si élégantes, tant de chevelures aux reflets cendrés ou aux nattes d'ébène, tant d'yeux noirs aux longs cils et aux sourcils arqués, limpides prunelles de velours se détachant sur un fond bleuâtre et noyé dans ce fluide vague et nacré qui donne au regard une si étrange expression de finesse et de langueur, d'éclat et de pénombre ? Vous avez un homme à Paris, qui, s'il n'était, — comme tout bon magicien qui sait son état, — le plus discret des faiseurs de métamorphoses, vous donnerait le dernier mot de ces charmantes transformations ; il réduirait tous ces miracles à de simples formules, et vous dirait, tout naïvement : Voilà pourquoi celle-ci a la peau si blanche et si transparente ; pourquoi les cheveux de celle-là ont ces reflets si merveilleux, et pourquoi cette autre a ce regard si profond et si mystérieux... — Du reste, ce nouvel alchimiste, qui n'habite ni à l'ombre de la vieille tour de Saint Jacques la Boucherie, comme Nicolas Flamel, ni une sombre baraque sur pilotis, comme René, ou une inextricable retraite comme Cagliostro, mais bien un des plus élégants et des plus riches magasins de la rue de la Paix, vous l'avez déjà nommé, c'est Guerlain, — Guerlain, qui ne s'est pas contenté de presque réaliser les hyperboles classiques des peaux de satin, des cheveux d'ébène, des lèvres de corail, des dents comme autant de perles..., etc., — et qui a fait plus, puisque, grâce à sa *pyrommée*, il a surpris à l'Orient, — dont la jalousie a été mise en défaut cette fois, — le secret de ces regards que les poètes arabes ont tant chantés, et qu'ils ont donnés aux houris, quand ils ont dit qu'un de leurs regards, tombé du ciel par la nuit la plus profonde, suffirait pour éclairer la terre plus que toutes les autres étoiles des sept ciels de la légende de Mahomet.

DEUX MOIS A NAPLES.

(SUITE ET FIN.)

Dès lors une pensée unique remplaça pour elle toutes les autres ; elle devint rêveuse et distraite en même temps qu'assidue à tous les plaisirs qui l'appelaient dans les lieux publics où elle savait d'avance qu'elle



20 Septembre 1846.

2212.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens, 1.

*Pajou et Supon brochés des M^{rs} Pagan, r. Vivienne, 13. Chapeau des M^{rs} Liguin l^{re} r. des Capucines, 5.
 Robe par la M^{lle} Leymerie, r. n. des petits Champs, 36.*

Made by S. R. J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.

était désirée et attendue. Elle tâchait de démêler, entre les hommes les plus beaux et les plus élégants, celui qui ne songeait qu'à elle, ne cherchait qu'elle, et qui, avec tant de moyens de plaire, n'osait se découvrir par la crainte de voir ses vœux dédaignés. Elle portait un intérêt nouveau dans toutes les réunions dont, peu de temps encore auparavant, elle se croyait lasse à jamais, et quand l'ombre glissait près d'elle, plutôt devinée que reconnue, un tressaillement involontaire l'agitait, elle sentait son regard, elle écoutait sa présence.

Un matin, elle reçut un bouquet et deux lettres, l'une de M. Forsac, l'autre d'une écriture inconnue. Elle trembla. Sa conscience lui conseilla de ne lire que celle de son cousin; un indéfinissable pressentiment lui dit d'ouvrir l'autre; elle hésita, et finit par comprendre que cette autre lui ôterait peut-être la force de revenir à la première; elle se décida donc à donner le pas à Gaspard. Il lui racontait son arrivée à Naples, il lui disait son espoir de revenir bientôt, et se plaignait de son silence. Hélas! c'est qu'elle avait retardé de jour en jour de lui écrire depuis que le mystérieux Buffol occupait malgré elle toute sa vie! elle en eut remords; elle se promit de réparer cette faute; elle se répéta que rien au monde ne devait balancer la sainteté des promesses qui l'attachaient à Gaspard, et forte de ce retour à la vertu, sûre d'elle-même et de sa constance, elle rompit courageusement le cachet qui portait les armes d'un lord d'Angleterre.

Voici ce que contenait le billet :

Madame, — pardonnez à ma témérité; j'ose vous écrire, j'ose vous offrir ces fleurs en vous suppliant de les porter ce soir au bal de l'ambassade; caché dans la foule, je savourerai discrètement cette immense faveur; elle me sera la preuve que vous me permettez de vous adorer en silence; car jamais, je vous le jure, je ne serai assez audacieux pour me présenter devant vous. Si vous me refusez, je fuis à jamais les lieux que vous habitez, emportant dans mon cœur votre cruel et enivrant souvenir!

A la lecture de ces lignes, la fierté de M^{me} de Cerny se révolta contre l'orgueilleux Anglais qui la traitait de prime abord avec tant de légèreté; elle rejeta son bouquet

loin d'elle, invoqua mentalement M. de Forsac, pour se fortifier encore dans sa juste indignation, et, bien plus, elle n'alla point au bal. Elle passa une nuit agitée, et à son réveil, sa femme de chambre qu'elle traitait avec quelque familiarité parce qu'elle était depuis longtemps à son service, lui apprit que lord Buffol était rentré du bal à minuit, dans un état de douleur et de désespoir tel, que le médecin était près de lui et ses amis fort inquiets. Odette partagea cette inquiétude, se repentit presque d'avoir été si sévère en repoussant une supplication qui l'eût compromise peut-être, mais qu'un amour violent et sincère justifiait en quelque sorte; huit jours se passèrent sans qu'elle entendît parler du malade, et pendant ces huit jours son imagination s'exalta, son cœur s'attendrit, sa dignité de femme offensée céda au chagrin d'avoir affligé un si respectueux adorateur; elle se dit que, sans offenser M. de Forsac et dans l'intérêt même du lien qui allait l'unir à lui, elle devait voir lord Buffol, lui enlever toute espérance en lui annonçant son prochain mariage; enfin, elle capitula avec sa conscience par ces raisonnements captieux que toute âme faible ou tentée sait trouver au besoin, et, sûre d'elle-même, elle chargea Julie de se procurer adroitement des nouvelles de son voisin.

Au bout de deux heures, elle recevait un bouquet de roses dont toutes les épines avaient été soigneusement enlevées, mais pas un mot avec.

Le soir, elle alla aux Italiens, porta le bouquet, et en quittant le théâtre, pressée dans la foule au bras d'un vieux chevalier qui l'accompagnait partout, elle entendit une voix bien douce murmurer à son oreille : Merci. Quelque promptitude qu'elle mît à tourner la tête, elle ne put soupçonner par quelle bouche ce mot avait été prononcé.

ODETTE A MADELEINE.

Ma dernière lettre t'a appris le singulier roman dans lequel je me trouve engagée depuis le départ de mon cousin. Hélas! pouvais-je prévoir que ma coquetterie m'entraînerait jusqu'au bord de l'abîme au-dessus duquel je suis suspendue aujourd'hui! Mais ne me calomnie-je pas en disant que c'est la coquetterie? car maintenant, c'est bien

l'amour avec ses joies et ses craintes, ses espérances et sa terreur, cet irrésistible entraînement qui nous pousse vers l'objet de nos sympathies et ne calcule plus les dangers et les obstacles. Oh ! c'est bien ainsi que ce sentiment m'est apparu dans les heures fiévreuses où je maudissais mon isolement moral, où moi, aussi, je voulais aimer et concentrer sur un seul toute cette puissance d'affections qui dormaient au fond de mon âme et qu'une étincelle du feu divin a rallumées avec une intensité si effrayante. C'est de lui que je te parle, de *lui*, qui depuis deux mois m'occupe tout le jour et me poursuit encore pendant mon sommeil. Te dire avec quel art il est arrivé à prendre sur moi cet ascendant, serait impossible ; il n'y a que la passion et une passion véritable qui puisse donner tant de persévérance et de délicatesse. Mais écoute, et juge la position difficile à laquelle je suis arrivée. Ma tante donnait un bal masqué jeudi ; elle voulait avoir l'honneur de précéder tous ses amis dans ce genre de divertissement. Les invitations étaient personnelles, avec la consigne de se démasquer en entrant, pour le chevalier seulement, dont la discrétion est éprouvée ; il avait bien voulu accepter cette piquante mission. J'hésitais à m'y trouver. Quel intérêt y porterais je, puisque je savais que lord Buffolf n'était pas prié ? Cependant, pour ne pas désobliger ma tante, et ne m'y étant pas préparée, j'envoyai, au dernier moment, chercher un domino rose, je pris un masque de velours dont la longue barbe en dentelle achevait de me couvrir le visage, et j'arrivai au bal assez maussade. Après avoir effleuré quelques intrigues que je rompais aussitôt, je fus abordée par un cavalier qui portait le costume d'Henri VIII avec toute la magnificence que pouvaient y ajouter des pierreries éblouissantes. Peu à peu il m'entraîna dans le boudoir, où il prit place près de moi, et à son langage et à un léger accent britannique, je ne doutai plus que ce ne fût lord Buffolf. Que te dirai-je ? je l'écoutai comme on écoute une musique harmonieuse, avec tout son cœur et tous ses sens à la fois ; ses paroles brûlantes et accentuées me pénétrèrent d'une flamme nouvelle ; et moi-même, je me surpris éloquente en lui répondant. Je ne pensais plus à Gaspard, je ne songeais pas à l'engagement ter-

rible qui nous lie ; j'avais tout oublié, je ne voyais plus que lui. Le bal finissait, il fallait nous séparer ; et comment te l'avouerai-je, à toi, mon amie, si pure et si irréprochable ? il m'avait proposé de le suivre, d'aller nous marier en Angleterre, et je n'avais pas eu le courage de dire non ; et lorsqu'il m'avait peint la félicité d'une union bien assortie, les chagrins qui m'attendaient, peut-être, dans un lien que je n'avais consenti qu'à regret, chacune de ses expressions se gravait dans mon cœur en caractères de feu ; je les répétais tout bas, une fois dans ma vie j'étais comprise !

Qu'il doit être beau et séduisant cet homme dont la parole est si incisive, dont les idées sont à la fois si chaleureuses et si nobles ! et que je serais fière de lui appartenir !...

Mais qu'ai-je dit ? et ma raison serait-elle égarée à ce point que j'oublie en quelques jours et les sacrifices de Gaspard, et la reconnaissance dont il a le gage ? Non, non, rassure-toi, Madeleine ; je serai digne de vous et de moi-même ; et, ce matin même, j'ai écrit à lord Buffolf dans ce sens. Je lui ai dit avec franchise ma position avec mon cousin, la détermination prise irrévocablement de ne point faillir à la foi jurée ; je me suis confiée à son honneur pour ensevelir notre rencontre d'un instant dans un oubli éternel, et demain je pars, je quitte Paris, et je vais rejoindre M. de Forsac, emportant le trait empoisonné que sa tendresse, je le crains, ne parviendra jamais à arracher. Je me sens si faible qu'il n'y a que sous son égide que je trouverai la force nécessaire à accomplir ma destinée..... Mais plains-moi !

P. S. — Ciel ! M. de Forsac est arrivé ; il est chez ma tante, et je vais le voir ; et lord B. est encore ici ! Quels nouveaux malheurs m'attendent ! Un aveu seul peut nous sauver tous.

Gaspard entra chez M^{me} de Cerny ; il était plus que jamais sombre et pensif ; un sourire éclaira à peine son visage en revoyant Odette. Elle, pâle et tremblante comme un coupable, baissa les yeux devant cet homme de bien dont le regard limpide et investigateur s'attachait au sien avec une certaine défiance. La conversation fut languissante d'abord ; mais M^{me} de Cerny était trop fran-

che et trop probe pour prolonger une telle situation. S'armant donc de fermeté et de l'énergie que donne un parti désespéré :

— Gaspard, dit-elle, j'allais partir pour vous retrouver. Vous m'avez toujours été bon et indulgent; cette bonté et cette indulgence me feront-elles défaut au moment où j'en ai le plus grand besoin?

— Pourquoi en douter? répondit Gaspard. Et d'ailleurs, moi aussi, tout à l'heure, j'aurai besoin de votre miséricorde.

Odette le regarda avec surprise: elle crut comprendre que cette absence avait été funeste à l'amour que son cousin lui portait, et quoique intérieurement elle rejetât cet amour, par une contradiction plus facile à sentir qu'à analyser, elle se prit à le regretter. Une sorte d'illumination soudaine lui montra instantanément M. de Forsac sous un jour nouveau et favorable; elle crut le voir et le juger pour la première fois. Il lui apparut avec cette incroyable valeur qui s'attache à tout ce qu'on est menacé de perdre, et cet aveu qui, quelques minutes auparavant, lui semblait si facile, expira sur ses lèvres: elle n'était plus seulement devant un juge, mais devant un homme qui l'avait aimée, ne l'aimait plus sans doute, et allait la déclarer inconséquente et infidèle, sans que cette accusation fût palliée par un sentiment sur lequel elle était accoutumée à compter. Bien plus, le pardon qu'elle allait réclamer de lui, il ne l'accorderait que dans son indifférence pour elle. Odette pleura, et fut surprise elle-même de l'amertume de ses larmes: ce n'étaient plus celles qu'elle avait versées en renonçant à lord Buffolf.

— Parlez, parlez, ma chère Odette, dit Gaspard en lui prenant affectueusement les mains; quoi que vous puissiez m'apprendre, je suis résigné à tout.

Alors M^{me} de Cerny lui raconta ce qui s'était passé en son absence, lui dit comment elle venait de congédier lord Buffolf; qu'elle lui rendait néanmoins sa liberté à lui, Gaspard, et que, vis-à-vis du monde, elle accepterait la rupture comme il l'entendrait, mais que jamais elle n'épouserait le lord, qu'elle allait se retirer dans ses terres et se vouer à un éternel veuvage.

— Et que ferais-je de ma liberté? s'écria Gaspard en se jetant aux pieds de sa cousine et étouffant ses sanglots. Ne vous ai-je

pas donné toute ma vie? Et que deviendrai-je si je vous perds? Mais j'ai cessé de vous mériter, et quand, moi aussi, je vous aurai avoué mes torts, vous me jugerez indigne de pardon.

M^{me} de Cerny ne sachant qu'augurer de ces paroles si incohérentes avec ses propres suppositions, supplia Gaspard de s'expliquer. Il s'assit près d'Odette, et commença ainsi sa confession.

Vous souvenez-vous que, par un beau jour d'octobre dernier, je vins vous prendre un matin pour aller à Auteuil? Vous écriviez sous le berceau de lilas; un domestique rapporta votre pupitre, et pendant que vous étiez à votre toilette, je restai à vous attendre dans le jardin. Un papier était à terre; je le ramassai; mon nom me frappa, et je lus ces mots: *Je n'aime pas Gaspard; je ne l'aimerai jamais!* Et c'était vous qui aviez écrit cela, vous, Odette! Ma tête se perdit, et, oubliant toute délicatesse, je lus cette fatale lettre entièrement. Je la rapportai dans le salon, et la glissai parmi vos papiers, de sorte que vous ne pussiez vous apercevoir qu'elle avait été égarée un instant. Mille projets insensés et bizarres traversèrent ma tête; je m'arrêtai à celui que je crus le plus sage, c'était de m'exiler, puis de vous écrire que je vous rendais votre parole, et cela de manière à ce que tout l'honneur de notre séparation vous restât dans le monde. Je fis mes préparatifs, je vous dis adieu, et à vingt lieues d'ici le courage me manqua; je revins à Paris incognito, et fus demander un gîte au chevalier, que, plus tard, je mis dans ma confidence, ainsi que Julie, si dévouée à notre famille. Je me rappelai votre lettre; je convins avec moi-même que ma froideur apparente combinée avec l'insurmontable timidité que j'éprouvais près de vous, m'avait ôté tous moyens de vous plaire. Il fallait vous surprendre, vous captiver, vous séduire, et pour cela ne pas suivre les sentiers battus, comme je l'avais fait dans mon ignorance de l'imagination et de la sensibilité des femmes. Mon plan fut formé bien vite, et me charmait d'autant plus qu'il allait me rapprocher de vous tous les jours. Sous le nom de lord Buffolf, j'essayai ce que Gaspard n'avait pu faire, et vous savez si j'ai réussi, ajouta M. de Forsac avec un doux sourire. Je m'enivrai de votre préférence,

et je m'enorgueillis de vos combats; je remis pendant ce bal où vous m'écoutez avec toute votre âme, et je fus fou de bonheur en lisant le lendemain que vous ne parjuriez pas la foi donnée à Gaspard. Que vous dirai-je? ces deux mois ont été pour moi la source de tant de félicités, que tout votre courroux ne suffirait pas encore à les expier. Maintenant, disposez de moi comme d'un coupable, et quel que soit votre arrêt, je m'y soumetts, et je le subirai.

M^{me} de Cerny avait écouté son cousin avec cette ineffable sensation qu'on éprouve lorsque là où s'attendant à rencontrer un danger on trouve la porte du ciel ouverte; lorsque, à la place du remords sous lequel on courbait la tête, un sentiment légitime vous rend la quiétude et la force. Odette tendit la main à Gaspard avec un reste de confusion qui ajoutait encore à sa grâce naturelle; confiante dans la générosité de ce caractère, reconnaissant enfin que si cet homme, fort de sa supériorité, avait dédaigné d'autres moyens de plaire, il ne les possédait pas moins, et qu'alors sa séduction était irrésistible, elle ne pouvait qu'attendre la félicité dans ce mariage redouté si longtemps. Aussi, quelques semaines plus tard, écrivait-elle à Madeleine une lettre qui se terminait ainsi :

« Enfin tout ce que le cœur renferme de
» bon et d'élevé, tout ce que l'esprit peut
» réunir de noble et de délicat à la fois, est
» le partage de celui dont je suis glorieuse
» de porter le nom. Et pourtant il m'a fallu
» une bizarre épreuve pour apprécier tout
» cela! Gaspard m'en console et m'excuse
» en assurant que c'est chose commune de
» voir les humains méconnaître le bonheur
» qui est à leur portée, pour le demander à
» des chimères auxquelles ils ne peuvent
» atteindre.

» Odette. »

SAINT-HYACINTHE.

GAYANT A PARIS.

Dis-moi, veux-tu venir, compère,
A la Ducasse de Douai?

.....
.....
Turlututu, c'est Gayant qui....

..... Le reste de la chanson serait un peu scabreux à faire entendre à des oreilles parisiennes, quelle que soit d'ailleurs l'indulgence plus que philosophique à laquelle nous ont habitués les chansonniers comme les artistes flamands. Gayant n'en reste pas moins un des plus magnifiques géants de la tradition, et chaque année c'est un superbe cortège que celui de ce héros dont le casque effleure les cheminées des maisons, et dont la tunique n'enveloppe rien moins que vingt hommes employés à mouvoir cette énorme machine. C'est quelque chose d'homérique comme le cheval de Troie!

Douai n'est pas la seule ville qui ait ainsi son héros; dans beaucoup de villes de la Belgique et du nord de la France, on promène sous différents noms des géants auxquels se rapporte à peu près la même tradition, tradition qui remonte, dit-on, au temps de la domination espagnole. Cette opinion, du reste, s'appuie sur la coutume qu'ont aussi les Espagnols de faire des processions tout à fait semblables.

Tôt ou tard, on le comprend, Gayant devait paraître à Paris; c'était là un personnage trop pittoresque pour qu'on le laissât tranquille dans sa bonne ville de Douai. Donc, le Château-Rouge, qui nous a déjà donné deux splendides *kermesses flamandes*, avait affiché jeudi en lettres gigantesques, sa fête de GAYANT! Le public, comme on pense, n'a pas fait défaut à l'appel qui lui était fait.

Le jardin était illuminé avec un luxe inouï de becs de gaz, de ballons et de portiques de couleur. La musique des lanciers alternait ses fanfares avec les valse et les polkas de l'orchestre de M. Laurent. Enfin le feu d'artifice s'est terminé par l'apothéose de Gayant, dont l'armure n'était qu'un éblouissant chaos de feux de toutes les couleurs, tandis que derrière lui éclatait un véritable volcan de fusées, de feux du Bengale, de pluies d'or et d'argent.....

La saison s'avance, et l'habile directeur du Château-Rouge, qui à chaque fête s'est surpassé en luxe et en originalité, nous prépare, dit-on, une *surprise* qui dépassera tout ce qu'on a encore vu jusqu'ici.

A ce Numéro est jointe la planche 2212.

L'empressement avec lequel l'EAU et la POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GESLIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Parait tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.